

« Vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. » Ephésiens 4, 3.

EDITO

Il y aura toujours des fâcheux pour se poser des questions de doctrine secondaires et s'indigner qu'on ne les approuve pas. Le catholicisme les a appelés casuistes, et pour être l'un d'eux, il n'y a pas besoin d'intelligence. Il suffit d'avoir envie de se faire sa place au soleil, envie d'être considéré.

Mais le christianisme, ce n'est heureusement pas cela. Ce n'est pas se demander si l'assemblée doit prendre des décisions en présence des sœurs ou non, si un local de réunion est un lieu sanctifié, ou s'il est possible de manger le pain qui reste après la fraction du pain dominicale.

Pourtant, même si nos frères et sœurs ont des pensées aussi superficielles, on peut sans s'émouvoir négocier selon Romains 15, 1 : « Nous devons, nous les forts, porter les infirmités des faibles ». Discuter, argumenter, lire la Bible, avertir, mais pas rejeter. Un chrétien maladroit est un chrétien, mon frère. Bien entendu, si ce frère persévère sciemment dans son erreur, l'affirme ou même s'en fait un drapeau, je serai bien obligé à la fin de ne plus marcher avec lui. Mais avant, je dois supporter bien des choses.

Le problème devient plus tranché dès lors qu'on s'en prend à la personne de Jésus. Qu'est-ce qui a poussé Arius ou Marcion à nier la divinité de Jésus ? Plus proche de nous, quelles ont été les motivations de Newton (à l'origine des frères larges) pour prétendre que Jésus aurait pu *mourir dans un fossé*, celles de Raven (et de ses ravenistes) pour affirmer que Jésus n'a pas été éternellement fils, ou encore des Témoins de Jéhovah pour dire que le Fils n'a pas la nature divine du Fils ?

L'orgueil, bien sûr ! L'esprit de l'antichrist, selon 2 Jean, 7. Et avec cela, on ne discute pas, on n'a aucune patience, on fuit. La divinité jointe à l'humanité de Christ sont des pierres de touche du christianisme

LES ARCHIVES DU LIEN, C'EST SUR :

<http://le.lien.archives.free.fr/>

ÉTERNELLEMENT FILS

L'évangile de Jean nous reporte tout de suite à l'existence éternelle de Christ comme Fils auprès du Père. Le Seigneur Jésus est présenté dans la Parole comme Fils sous plusieurs titres :

1° le Fils du Père, qui nous parle de sa **relation éternelle** avec le Père, Il est éternellement dans le sein du Père, c'est-à-dire dans une relation de communion jamais interrompue. En effet, jamais le Père n'a cessé de trouver son plaisir en son Fils. Remarquons bien que Jésus en croix dit bien « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Matth. 27, 46). Il ne parle pas du Père. Pendant trois heures, Jésus fut abandonné de Dieu parce qu'il prit les péchés des hommes sur lui et reçut le châtiment à notre place. Jamais il ne fut abandonné par le Père.

2° le Fils de Dieu, ce qui correspond à sa **nature** (et il est aussi Fils de Dieu en tant qu'homme né dans ce monde), Dans sa nature divine, le « Fils » est le créateur de toutes choses (Col. 1:16-17; Hébreux 1:2). Il connaissait tous les hommes et ce qui est dans l'homme (Jean 2:24-25).

3° le Fils de l'homme, titre correspondant à un autre caractère de Christ et qui lui est donné pour remplacer celui de Messie. Le fils de l'homme est un titre que Christ a reçu pour avoir souffert et abandonné ses droits et même sa vie. Il a reçu ce titre de Fils de l'homme qui équivaut à une suprématie universelle (Ps 8). Le Seigneur Jésus rassemble dans sa personne toutes les gloires que Dieu voulait lui donner, elles sont acquises et pour ainsi dire regagnées avec un supplément d'éclat dans **la personne du second homme**, le dernier Adam qui seul glorifie Dieu.

Dans sa nature humaine, le « Fils », tout en jouissant de sa relation de « Fils » s'est placé lui-même dans la dépendance, en sorte qu'il reçoit tout du Père. Dans cette position, quoique « Fils », Il ne connaît pas le jour ni l'heure des événements qu'il annonce à ses disciples (Marc 13:32; Matt. 24:26); et il reçoit encore de Dieu, alors qu'il est déjà glorifié, la révélation des choses qui doivent arriver (Apoc. 1:1).

Nous ne pouvons mélanger ces vérités sans nuire aux gloires de notre Seigneur Jésus Christ.

DANS CE NUMÉRO 32

1- ÉTERNELLEMENT FILS	P. 1
2- LE BIEN-AIMÉ DU PSAUME 45	P. 2
3- MISES AU POINT DIVERSES	P. 2-4
4- COURRIER DES LECTEURS	P. 3
5- PORTRAITS : JAELE & LA FEMME DE MANOHA	P. 6

Le Bien-aimé du Psaume 45

Le psaume 45 célèbre Christ comme le Roi, mais un roi qui s'appelle «le Bien-aimé». Il est le roi vainqueur dans les combats, un héros, qui enflamme le cœur de ses fidèles, et il est le roi des noces de gloire et de paix, qui captive le cœur de l'Épouse.

Il réunit ainsi les caractères de David et ceux de Salomon, et les porte les uns et les autres à leur perfection. Il délivrera son peuple par le jugement guerrier des ennemis, et il en fera le centre de la bénédiction millénaire, comme l'Épouse terrestre associée au roi divin. L'Église, elle, l'Épouse céleste de l'Agneau, anticipe ces choses sur un plan plus élevé, et, jouissant déjà des résultats de la victoire de Christ, elle attend présentement la manifestation glorieuse de Celui qui est encore caché dans le ciel mais auquel l'Esprit l'unit.

David luttant, souffrant, triomphant, délivrant les siens après leurs longues épreuves, Salomon pacifique, sage, glorieux, sont confondus dans ce Bien-aimé en l'honneur duquel les fils de Coré composent leur cantique. Comment ne pas nous souvenir que David signifie «bien-aimé», et que Salomon à sa naissance a été appelé, par Nathan le prophète, Jedidia, c'est-à-dire «bien-aimé de l'Éternel»? Christ est le bien-aimé du Père avant d'être le nôtre. Et Il est le nôtre parce qu'Il est le bien-aimé du Père.

David, lorsqu'il fut oint, était méconnu de sa famille, et même son père qui lui avait donné ce nom le traite comme une quantité négligeable (1 Sam. 16). Mais il avait été choisi par l'Éternel (1 Sam. 13:14; Ps. 78:70), et c'est l'Éternel qui l'avait gardé, instruit, formé, dans sa jeunesse solitaire de berger. C'est aux yeux de Samuel, l'homme de Dieu, qu'il apparaît tel que la Parole de Dieu le décrit, «le teint rosé, avec de beaux yeux, et beau de visage». Il sera dans la suite l'objet du dédain et de la haine non seulement du roi selon la chair (Saül) mais des siens, de son frère (Éliab), de son propre fils, hélas (Absalom). Ainsi Jésus, objet des délices du Père, ne sera ni connu par le monde ni reçu par les siens; il a été sans apparence aux yeux des hommes, sans forme ni éclat, méprisé; «son visage était défectueux», «et nous n'avons eu pour lui aucune estime». Mais la foi d'une Abigaïl et des compagnons de David rejeté a discerné la beauté de l'oint, devancé le moment où d'autres, revenus de leur aveuglement et bénéficiaires de ses victoires libératrices, les fils de Coré, figure du résidu futur que délivrera le Messie, diront: «Tu es plus beau que les fils des hommes». La part des chrétiens est plus précieuse que celle de ceux-ci comme de ceux-là. La grâce sur ses lèvres, la justice dans ses pensées et ses voies, la vérité et la débonnairerie accompagnant l'exercice de l'autorité qu'il a reçue pour juger «parce qu'il est fils de l'homme», et la magnificence de sa ve-

nue, et l'huile de joie sur sa tête au jour du triomphe, oui, nous saluons tout cela à l'avance, si nous aimons l'apparition de Christ. Mais dès maintenant nous le voyons sur le trône du Père dans le ciel, couronné de gloire et d'honneur parce qu'Il a goûté la mort pour tout, et qu'Il a triomphé en la croix. Il est devenu notre Bien-aimé, Lui, le Fils unique qui est dans le sein du Père et ses délices comme homme ici-bas.

Quant à Salomon, s'il a été le glorieux roi de justice et de paix, c'est parce qu'il était Jedidia, le bien-aimé de l'Éternel. «L'Éternel l'aima» (2 Sam. 12:24, 25), lui, le second fils de «celle qui avait été la femme d'Urie». La grâce de Dieu se déploie là, magnifique, pour que la gloire se déploie plus tard. David repentant et humilié avait été restauré; il avait accepté avec soumission la mort de l'enfant de son péché; et maintenant la certitude de cette restauration lui fait donner le nom de pacifique (Salomon) à celui qu'il sait devoir lui succéder un jour. Il ne pouvait soupçonner encore combien de souffrances il aurait à traverser avant que ce fils fût établi roi dans la paix. Mais la grâce accueille et marque du sceau d'un nom merveilleux celui qui entre dans ce monde: «L'Éternel envoya par Nathan le prophète, et l'appela du nom de Jedidia, à cause de l'Éternel». Ainsi le vrai Salomon, le Roi de gloire, Emmanuel, Dieu avec nous, annoncé par un envoyé céleste, Gabriel, est né au milieu d'un peuple abaissé, d'une vierge de la maison de David mais qui vivait dans l'humilité profonde, il «a participé au sang et à la chair», mais sans péché, et dès le berceau «la faveur de Dieu était sur lui». Et quand il entre dans sa carrière publique, Jésus, estimé en tant qu'homme fils de Joseph, de David, d'Adam, de Dieu, est salué par Dieu lui-même: «Tu es mon Fils bien-aimé; en toi j'ai trouvé mon plaisir», comme il le sera vers la fin de son service, sur la sainte montagne. Plus tard, plus tard seulement, il sera le bien-aimé de la Sulamithe; mais Il est devenu le nôtre, croyants. Ses beautés ne sont révélées qu'à ceux, qu'à celles, que la grâce a amenés à Lui, et qui oublient pour Lui tous leurs liens dans la chair (v. 10). L'Épouse terrestre s'inclinera bientôt devant son Seigneur, qui aura désiré sa beauté. L'Épouse céleste, encore sur la terre, s'incline déjà et adore.

Un cantique du Bien-aimé... Le Bien-aimé de Dieu! Et c'est en Lui et en Lui seul que Dieu nous a rendus agréables (Éph. 1:6), nous qui comme tous les autres l'avions estimé battu, frappé de Dieu et affligé! Estimons-nous assez le privilège infini d'avoir un objet commun, un tel objet commun avec Dieu lui-même, son Bien-aimé? Que notre cœur bouillonne d'une bonne parole, et que notre âme fervente jouisse de la précieuse communion établie entre Christ et les siens, entre le Rédempteur et les rachetés, le chef et ses compagnons, entre l'Époux et l'Épouse, mais communion qui s'enracine dans «notre communion qui est avec le Père et son Fils Jésus Christ».

«Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père», est une parole qui doit arrêter nos raisonnements, et la déclaration que la vie éternelle nous a été manifestée, pour que nous ayons communion avec le Père et le Fils (1 Jean 1: 2), exprime distinctement l'ineffable mystère *du Fils* comme étant une Personne dans l'essence divine, comme étant «la vie éternelle» auprès du Père. Il est aussi écrit: «Le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». Et je le demande, quel autre que Dieu peut faire connaître Dieu? En un certain sens, on peut *définir* Dieu. Mais le cœur de l'Église ne saurait se contenter de ces définitions, bien que la sagesse du monde ne connaisse rien d'autre. Il nous faut une connaissance ou une révélation de lui-même que *lui seul* peut donner. Le Fils dans le sein du Père, le Fils qui a fait connaître Dieu, peut-il donc être autre qu'une Personne divine?

Rien ne saurait répondre à tout ce que l'Écriture nous dit de ce grand mystère, sinon la foi en ceci: le Père et le Fils sont dans la gloire de l'essence divine, et, quoique égaux en gloire, il y a entre eux cette relation de Père et de Fils. «Celui qui était auprès de Dieu au commencement, éternel comme Dieu, Dieu lui-même, était aussi le Fils de Dieu», a dit quelqu'un.

Le Fils de Son amour et son royaume

Le verset 23 de *Colossiens* 1 présente l'idée d'une oeuvre du Père achevée : "Il nous a délivrés du pouvoir des ténèbres et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour". Le croyant n'est plus dans les ténèbres et ne marche plus dans les ténèbres, mais dans la lumière. C'est un tout autre sujet que celui de la façon dont un croyant laisse la lumière prendre de la place dans son coeur, il n'en est pas moins délivré de l'autorité des ténèbres. Le pouvoir de Satan n'a plus d'autorité sur lui. Satan reste son ennemi, mais pas son maître.

A présent son maître est le fils de l'amour du Père, dont il habite le royaume. C'est un aspect du royaume de Dieu comme **ne contenant que de vrais croyants**. En effet, seuls les croyants sont délivrés des ténèbres. D'un autre point de vue, le royaume désigne la chrétienté professante (Mt.13:24-30; 38-42), autrement dit ceux qui se réclament de Dieu, sans pour autant être nés de nouveau ; mais ce n'est pas ici le cas.

«Le royaume du *Fils de son amour*»; c'est la seule fois que cette expression se trouve dans le Nouveau Testament. Le *royaume* est présenté sous différents aspects dans l'Écriture. C'est le royaume des cieux, le royaume de Dieu, le royaume du Père, le royaume du Fils de l'homme. Dans ce dernier cas, il s'agit de la manifestation glorieuse du Seigneur Jésus pour juger et gouverner la terre (Apoc. 11:15; Matt. 25:31, etc).

Ici, dans notre verset, nous voyons la relation éternelle du Seigneur avec le Père, comme son Fils unique, de même essence que lui, et l'Objet de son amour ineffable. Le royaume est la sphère actuelle, invisible et céleste, où cette relation est manifestée et où elle est connue de ceux qui y sont introduits, qui y ont été transportés. C'est la Personne adorable du Fils qui nous y est présentée comme les délices éternelles du Père; c'est plus que la gloire, ou bien c'en est la partie la plus élevée, la plus excellente, c'est l'amour du sein du Père, se déversant sur son Fils. Et c'est là où nous sommes amenés, pour que nous le contemplions et l'adorions.

Combien cela rattache le cœur à Jésus, et affranchit du monde et des ordonnances! C'est à ce Fils de l'amour du Père que les Colossiens étaient unis, et que nous le sommes! Nous sommes dans le royaume de l'amour; où cet amour règne, où il domine tout, où il est la règle et la loi; nous appartenons à ce royaume bienheureux. Pussions-nous en goûter les délices, apprécier toujours plus la position que la grâce nous a donnée en nous y plaçant.

Réflexion sur la trinité

Nul chrétien ne nie qu'il y ait unité dans la Dêité, alors qu'il croit qu'il y a trois personnes dans la Dêité, le Père, le Fils et le Saint Esprit (Matt. 28:19).

Il ne faut pas non plus affaiblir la vérité. Celui qui n'admet rien de plus dans la Dêité que les trois aspects d'une personne, n'est pas un chrétien, mais un trompeur et un antichrist. Il ne confesse pas le véritable Dieu pleinement révélé; il ne confesse pas la Dêité en trois personnes, non pas simplement en trois caractères; les trois personnes sont tellement distinctes, que le Père pouvait envoyer le Fils (Jean 5:37), et le Saint Esprit descendre sur ce Fils en présence du Père (Matt. 3:16, 17), et dans le Fils conscient de l'être, tout ceci ayant même lieu visiblement devant l'homme. C'est là un fait immense rapporté très tôt dans les évangiles, un témoignage clair à « la Trinité ». Comment peut-on refuser le terme même de Trinité ? Pourquoi vouloir se débarrasser d'un mot parce qu'il n'est pas dans la Bible ? La chose elle-même y est, ouvertement dans le Nouveau Testament, imprégnant toute la Bible du premier au dernier chapitre, quoique de manière plus voilée dans l'Ancien Testament comme d'habitude. On ne peut pas lire intelligemment le premier chapitre de la Genèse sans y voir plus d'une personne dans la Dêité.

Comment cela se fait-il ? « Au commencement Dieu créa ». Le terme hébreu original pour « Dieu » est au pluriel, ce qui oriente naturellement vers l'existence de plus d'une personne; pourtant le mot « créa » est au singulier, une forme utilisée quand on parle du Dieu vivant, mais non pas des dieux païens. Avec les dieux des nations, le verbe qui suit est au pluriel. Avec le vrai Dieu, le verbe est souvent au singulier, malgré le sujet au pluriel. Des cas comme Gen. 20:13 où le verbe est aussi au pluriel prouvent que le mot « Dieu » (= Elohim) était connu pour être un vrai pluriel. Quoi de mieux pour préparer à la révélation de l'unité de nature et de la pluralité des personnes ? Le croyant doit attendre le Nouveau Testament pour avoir une pleine lumière sur ce sujet. Mais quand cette lumière est venue en Christ et par l'Esprit, l'harmonie particulière des passages où on trouve le nom de Dieu ne peut que frapper celui qui tient compte de chaque mot de l'Écriture Sainte.

COURRIER

Un lecteur s'inquiète du déséquilibre entre l'activité humaine, selon lui trop peu marquée et l'adoration qu'il juge mystique...

La Réponse du Lien :

Servir l'homme aux dépens de la vérité et des principes de Dieu, n'est pas du christianisme, bien que ceux qui font ainsi soient appelés du nom de « bienfaiteurs ». Le christianisme se préoccupe de la gloire de Dieu aussi bien que du bonheur de l'homme; et dans la mesure dans laquelle nous perdons de vue ce point, nous serons tentés de regarder comme une perte de temps ou de biens, beaucoup de choses qui sont réellement l'expression d'un service saint, dévoué, intelligent et conséquent envers Jésus. Le Seigneur nous apprend cette leçon quand il justifie la femme qui répandait sur sa tête le parfum de grand prix (Matt. 26). Nous avons à considérer la gloire de Dieu dans ce que nous faisons, bien que les hommes puissent refuser de sanctionner ce qui ne contribue pas à l'avancement du bon ordre dans le monde ou au bien-être du prochain; et Jésus voulait maintenir les droits de Dieu dans ce monde égoïste, tout en reconnaissant (assurément comme nous le savons bien) les droits du prochain sur lui-même.

Le livre de la Genèse s'ouvre par la création ; l'Évangile de Jean, par la révélation de Celui qui était avant la création et au-dessus de la création. C'est à lui que nous sommes amenés. La création est passée sous silence, et nous nous trouvons devant la Parole, qui était avec Dieu, et qui était Dieu. Tel est le début par lequel notre Évangile apparaît comme l'Évangile du Fils de Dieu, Créateur de toutes choses, Révélateur du Père, Source et Canal de grâce et de vérité pour des pécheurs. C'est pourquoi Jean nous dit que la gloire qu'ils ont vue était la gloire « d'un Fils unique de la part du Père », c'est-à-dire, une gloire *personnelle*, tandis que celle dont parlent les autres Évangiles comme ayant été vue, était la gloire sur la sainte montagne, une gloire *officielle* seulement. Ceci nous montre encore, d'une manière caractéristique, le but et la portée de l'évangile de Jean.

Bien précieuses sont-elles, en même temps qu'élevées et divines, les pensées que ces versets nous suggèrent. Elles nous disent, comme je l'ai déjà remarqué, que la lumière, la lumière de la vie, a lui, quoique voilée, avant que la Parole fût faite chair et habitât parmi nous ; avant même que vînt Jean Baptiste son précurseur. Il en a été ainsi dans la création. La lumière fut formée la première par la puissance de Dieu. Elle a existé avant le soleil, qui fut créé le quatrième jour, tandis que la lumière fut la première chose créée au premier jour. Les trois premiers jours, par conséquent, s'accomplirent à la simple lueur de la lumière, sans la présence de l'astre qui devait plus tard dominer sur le jour.

Une même chose se voit dans l'histoire de la lumière de la vie. Christ a été la première pensée de Dieu, et Dieu a déclaré que

cette lumière se lèverait sur les ténèbres morales et le chaos introduits par l'homme apostat. Dans cette parole : « Il te brisera la tête », la lumière de la vie fut nommée de Dieu. Des jours ou dispensations prirent leur cours : les trois premiers jours se déroulèrent : il y eut les temps des patriarches et après, ceux de Moïse. Ainsi, la lumière de la vie s'était répandue au loin, bien avant que la Parole eût été faite chair. La lumière luisait avant que le soleil se montrât dans le ciel. Et c'est là une douce pensée. Le Christ de Dieu a été la première révélation qui ait jeté sa lumière sur les ruines et les ténèbres amenées par la chute d'Adam ; et quoique, pendant un temps, le Dépositaire divin de toute lumière, la Source de tous rayons vivifiants, soit resté voilé, des gerbes de sa lumière sont venues éclairer ce premier âge du premier, deuxième et troisième jour. Mais nous possédons la chaleur aussi bien que la lumière, pourrais-je dire. La même Écriture qui nous dit ce qui s'est passé dans la création, nous apprend que le sein du Père nous a été découvert. « Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître ». Il n'existe rien de pareil. Cet amour profond, inexprimable, insondable — l'amour qui habite dans le « sein du Père » — est Celui qui nous a visités, et qui est venu à nous dans sa beauté et sa plénitude. Cette faveur ne dépasse-t-elle pas toute connaissance ? Il nous convient de demander d'être fortifiés en puissance par l'Esprit pour la comprendre (Éph. 3). Se taire ! garder le silence, dans la foi, pour laisser notre cœur ouvert aux richesses d'une si grande révélation, n'est-ce pas déjà une félicité ?

Les divins raisonnements de la Première Épître de Jean montrent que nos vues touchant le Fils de Dieu affectent la communion de l'âme. Car, dans cette épître, *l'amour* est manifesté dans le don du Fils, et nous demeurons dans l'amour. Si donc j'estime que le Père en donnant le Fils, n'a fait don que de la semence de la vierge, l'atmosphère dans laquelle je demeure est obscurcie. Mais si ce don est pour moi celui du Fils qui, de toute éternité, est dans le sein du Père, mon sentiment de l'amour s'élève, et avec lui le caractère de ce en quoi je demeure. C'est ainsi que la communion de l'âme est affectée par notre appréciation du Fils. En conversant avec les saints, on peut voir, il est vrai, que plusieurs, à cause de la simplicité de leur foi, bien que n'ayant qu'une faible mesure de vérité, en jouissent plus que d'autres qui en ont une plus considérable. Mais cela ne touche en rien les pensées et les raisonnements de l'Esprit dans cette épître. Il reste toujours vrai que *l'amour* est ce en quoi nous *demeurons*, et notre communion tirera son caractère de la manière dont nous apprécierons l'amour. Et pourquoi, je le demande, cherchions-nous à affaiblir la jouissance de la communion, et ainsi notre jouissance en Dieu ? Le mal gît en ceci — si j'ose parler pour d'autres — c'est que nous nous soucions trop peu des choses précieuses que nous avons en Lui.

Le Fils, le Fils unique, le Fils du Père, s'est «anéanti lui-même», afin d'accomplir le bon plaisir de Dieu, en servant de misérables pécheurs. Mais le Père souffrira-t-il que les pécheurs, pour qui toute cette humiliation a été endurée, en prennent occasion pour déprécier le Fils ? Cela ne peut être, comme nous le dit Jean 5:23. Jésus avait déclaré que Dieu était *son Père*, «se faisant ainsi *égal à Dieu*». Mettrions-nous en question que Dieu l'ait soutenu dans sa déclaration ? Que font donc ceux qui nient que le Fils soit dans l'essence divine ? Le Père n'acceptera pas l'honneur qu'on voudrait lui rendre, si, en même temps, il n'est pas rendu au Fils, car «celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé».

L'Esprit fut donné aux disciples par Jésus ressuscité, lorsqu'il souffla en eux (Jean 20.) Le Saint Esprit procéda alors de lui, et ainsi *l'Esprit* fut. Mais dira-t-on pour cela, qu'il n'était pas auparavant dans l'essence divine ? Jamais un saint n'aura cette pensée. Il en est ainsi du *Fils*. L'Esprit Saint vint sur Marie ; la puissance du Très-haut la couvrit de son ombre, et c'est pourquoi la sainte chose qui naquit d'elle fut appelée Fils de Dieu. Mais cela ne touche en rien la vérité qu'auparavant il était le Fils dans l'essence divine.

Quelques Portraits 19 & 20 : deux femmes des Juges, Jaël et la femme de Manoha

JAËL

Juges 4.10 à 24, 5.6 et 24 à 27

❶ LES CIRCONSTANCES

Nous avons déjà relaté les événements de l'époque dans l'article concernant Débora. Nous n'y reviendrons donc pas en détail. Simplement pour rappeler l'essentiel, au début de Juges 4 nous voyons que l'Esprit Saint relève pour la quatrième fois que «les fils d'Israël firent ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel». Ce leitmotiv est répété sept fois dans ce livre. Dieu les châtie de leur infidélité en les plaçant sous la domination de Jabin, roi de Canaan, et de sa puissante armée, de neuf cents chars de fer, dont le général se nomme Sisera.

Débora, une prophétesse réussit à convaincre Barak, car elle en a reçu l'assurance de l'Eternel lui-même, de combattre contre l'armée de Jabin, puisque Dieu lui a dit : «Je le livrerai en ta main». Débora accepte d'accompagner Barak, sans toutefois prendre part à la bataille, parce que chez lui la foi, la combativité font gravement défaut. «Et l'Eternel mit en déroute Sisera, et tous ses chars, et toute l'armée, par le tranchant de l'épée devant Barak.

❷ LE COURAGE ET LA FOI DE JAËL.

Jaël était la femme de Héber, le Kénien. Une partie des Kéniens depuis très longtemps s'était attachée au peuple hébreu et l'avait même suivi pendant toute la traversée du désert. On les voit obtenir une part dans le pays de Canaan, où ils semblent avoir choisi le territoire de Juda.

Héber avait dressé sa tente jusqu'au chêne de Tsaannaïm, se séparant de sa tribu et faisant la paix avec Jabin : «Il y avait paix entre Jabin, roi de Hattor, et la maison de Héber, le Kénien». Son choix, dicté par ses intérêts matériels immédiats, montrait qu'il avait, pour le moins, un cœur double.

Lorsque l'armée ennemie subit une cuisante défaite, son chef, Sisera, «s'enfuit à pied vers la tente de Jaël, femme de Héber», pensant y trouver un refuge. Il ignore qu'à l'intérieur, Jaël demeure, malgré la position de son mari, attachée à Israël. Elle n'est qu'une femme, elle n'a pas de force et pas d'arme. Lutter contre un chef d'armée est impossible, il lui faut donc agir vite, avec ce qu'elle a dans la tente, et avec ruse. Sisera, épuisé et altéré par le combat, réclame «un peu d'eau à boire». Elle ne se contente pas d'eau mais lui donne «du lait... elle lui présente du caillé», «dans la coupe des nobles», dira Débora dans son cantique, par respect pour son rang. L'homme est donc mis en confiance par ce geste qui l'honore. Il peut sans crainte se reposer,

non sans avoir demandé à Jaël de mettre en fuite ceux que le chercheraient ici. Puis il s'endort profondément.

Alors brille d'un éclat remarquable le courage de Jaël, femme de foi. L'épître aux Hébreux (11.34) mentionne les exploits de ceux qui, «faibles qu'ils étaient furent rendus vigoureux, devinrent forts dans la bataille». Telle fut Jaël. Femme, elle demeure à l'intérieur de la tente, à la place où l'Eternel lui permet une activité pour lui. Elle n'a d'instruments pour vaincre l'ennemi que ceux de l'intérieur de la tente. Elle va donc les utiliser avec foi et avec une habileté guerrière impitoyable contre Sisera. Elle saisit un pieu et un marteau et le frappe à la tempe : «Jaël... prit un pieu de la tente, et saisit le marteau dans sa main, et elle vint vers lui doucement, et lui enfonça le pieu dans la tempe, de sorte qu'il pénétra dans la terre... et il mourut».

Seule, quand le danger est grand si le guerrier se réveille, elle élimine le chef des troupes ennemies qui ont fait trembler Israël et Barak. Sans aide sinon celle de Dieu, elle affermit son bras et, à sa manière, gagne la bataille.

Aussi, il n'est pas étonnant que Débora chante les mérites de Jaël, et rappelle le déroulement de son combat : «Bénie soit au-dessus des femmes, Jaël, femme de Héber, le Kénien ! Qu'elle soit bénie au-dessus des femmes qui se tiennent dans les tentes !»

Juges 4 nous brosse en effet le portrait de deux femmes de foi, Débora et Jaël. Chacune a un service particulier à un moment précis, au moment où justement l'homme manque de courage. N'est-ce pas une vraie bénédiction que de voir alors deux aides affermies dans la foi, puissantes et victorieuses, correspondant exactement à un temps de faiblesse masculine ?

LA FEMME DE MANOAH

Juges 13 et 14

Dieu relève une dernière fois que «les fils d'Israël firent de nouveau ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel» et leur inflige le sévère châtiment de les «livrer en la main des Philistins pendant quarante ans». Ce temps des Juges, estimé comme une des périodes les plus sombres de l'histoire d'Israël, est un peu comparable à notre époque. Dans son ensemble la chrétienté s'est relâchée, les affections pour le Seigneur se sont attiédies, les affections vraies, authentiques pour les frères - les croyants au sens large - et pour l'Eglise se sont bien distendues. Voyez, juste le chapitre précédent est assombri par une guerre entre «les hommes de Galaad et Ephraïm» (12.1-6). Il en résulte un affaiblissement général et même de la stérilité.

Toutefois, cette époque des Juges, marquée par l'infidélité et l'idolâtrie générales, est aussi le temps où s'affirment l'inlassable grâce de Dieu ainsi que la foi de quelques-uns, une foi individuelle et simple. La femme de Manoah possède une telle foi.

Son nom n'est pas révélé. Elle est appelée «sa femme» en parlant de l'épouse de cet «homme de Tsorah, de la famille des Danites» dont le «nom était Manoah», ou plus simplement «la femme». Ce qui la caractérise, c'est sa stérilité. Mais Dieu, qui connaît la situation de son peuple et celle de cette femme, va ouvrir sa matrice pour susciter un juge afin de délivrer Israël du joug des Philistins.

«L'Ange de l'Eternel apparut à la femme». Celui que nous assimilons à Christ avant sa venue sur la terre est décrit à Manoah par sa femme comme «un homme de Dieu», «un ange de Dieu, très terrible», puis comme «l'homme». Lors de la première apparition, elle ne lui a «pas demandé d'où il était», et il ne lui a «pas fait connaître son nom». Manoah, lui, voudrait en savoir un peu plus long : «Quel est ton nom, afin que nous t'honorions, quand ce que tu as dit arrivera ?» Ni Manoah, ni sa femme ne le connaîtront ; ils apprendront toutefois que ce nom est merveilleux.

Lorsque «l'Ange de l'Eternel monta dans la flamme de l'autel», Manoah et sa femme ont pu dire, étant devenus clairvoyants : «Nous avons vu Dieu».

Comme son nom, les paroles de l'Ange de l'Eternel à cette femme sont merveilleuses. Il lui rappelle ce qu'elle est : «Tu es stérile et tu n'enfantas pas». C'est aussi le message de la Parole de Dieu quand elle rencontre l'âme d'un pécheur : «Tous ont péché», «il n'y a point de juste, non pas même un seul» (Rom.3.10-23). Puis l'ange lui donne la promesse qu'elle ne souffrira pas dans cet état : «tu concevras, et tu enfanteras un fils». Elle est enfin délivrée de son infirmité, de ce qui était considéré en Israël comme une défaveur de la part de Dieu. De même, celui qui s'est reconnu pécheur, coupable devant Dieu, apprend le moyen de son salut : «Le Fils de Dieu m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi» (Gal.2.20) et : «Qui croit au Fils de Dieu a la vie éternelle» (Jn 3.36). La promesse de l'Ange avait un autre côté, elle était aussi pour le peuple dans la personne de Samson : «Ce sera lui qui commencera à sauver Israël de la main des Philistins». Cette promesse pour le peuple de Dieu nous rappelle celle que l'ange fit à Joseph, l'époux de Marie, à propos du Seigneur Jésus : «C'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés». Jésus était seul à pouvoir sauver, non plus des ennemis Philistins, mais du péché ! Cependant l'Ange, comme l'évangile, ne s'arrête pas là. Si du côté de Dieu tout est grâce, du côté de l'homme se trouve la responsabilité. Alors l'Ange rappelle la sienne à la femme de Manoah : «Prends garde je te prie, et ne bois ni vin ni boisson forte, et ne mange rien d'impur... car le jeune garçon sera nazaréen de Dieu dès le ventre (de sa mère)». Les commandements de la loi concernant le Naza-

reen devaient être suivis à la lettre et il est permis de penser que la femme de Manoah les a respectés scrupuleusement. Quant au racheté, le côté de sa responsabilité - et toutes les ressources sont données - ne consiste pas à suivre des ordonnances de quelque loi que ce soit, mais à suivre Christ : «Toi, suis-moi» (Jn 21.23).

Enfin, la foi de cette femme brille au milieu de l'obscurité du siècle et même dans ce couple. Quelque temps auparavant Gédéon avait réclamé un signe afin d'être convaincu que tout se passerait comme la parole de l'Eternel l'avait annoncé. Deux fois la toison a donné à Gédéon la confirmation que Dieu désirait l'engager à son service. Pour la femme de Manoah, pas besoin de signe supplémentaire.

La parole de l'Ange de l'Eternel est pleinement suffisante; même si cet «homme de Dieu» ne lui a pas fait connaître son nom, nous conviendrons qu'il y a encore similitude entre la situation de Manoah et celle de Joseph. Joseph «méditait sur ces choses» quand «un ange du Seigneur lui apparut en songe, disant : Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre auprès de toi Marie ta femme, car ce qui a été conçu en elle est de l'Esprit Saint ; et elle enfantera un fils, et tu appelleras son nom Jésus» (Mat.1.20-21).

Joseph n'était pas incrédule, mais il avait besoin d'être rassuré pour prendre comme femme Marie, alors qu'elle serait enceinte. Pour Manoah il n'y a pas non plus de véritable incrédulité, mais comme Gédéon, il préfère avoir confirmation de tout ce que l'Ange a dit à sa femme. Dans cet esprit, il supplie l'Eternel pour que l'Ange revienne à nouveau vers eux et leur répète ce qu'ils «devront faire au jeune garçon qui naîtra». Quelqu'un a dit : «Manoah est un homme d'une piété certaine, mais qui montre plus de crainte de Dieu que de foi». Piété en effet puisqu'il apporte un holocauste et une offrande de gâteau. Mais quelle crainte ! «Nous mourrions certainement car nous avons vu Dieu». Peut-être disait-il cela en ses souvenant des paroles de l'Eternel à Moïse : «L'homme ne peut me voir et vivre» (Ex.33.20). Et, comme dans tous les couples, ce qui manque à l'un, l'autre peut le posséder pour une vraie harmonie. Ainsi, sa femme le rassure. Pleine de confiance, elle s'exclame : «Si l'Eternel eût pris plaisir à nous faire mourir, il n'aurait pas accepté de notre main l'holocauste et le gâteau, et il ne nous aurait pas fait voir toutes ces choses, et ne nous aurait pas fait entendre dans ce moment des choses comme celles-là».

Chez Manoah, la crainte l'empêchait de voir la grâce de Dieu. Chez sa femme, la crainte mêlée de foi produisait la vraie liberté, la sagesse, la hardiesse des vrais enfants de Dieu.

Voilà encore, à travers cette femme simple, mais intelligente, un encouragement pour toutes nos sœurs en Christ à développer ce qu'elles observent comme qualités absentes chez leur mari, afin que, dans les couples et dans la famille, ce qui manque à l'un puisse encourager et fortifier l'autre.